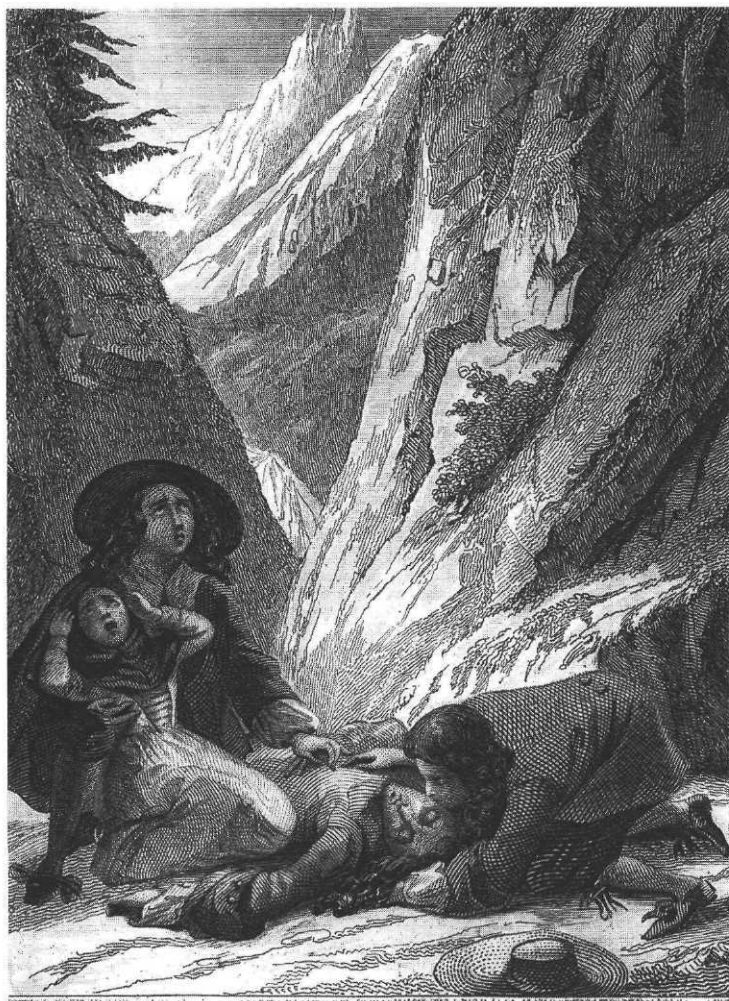




Les orphelins se précipitèrent sur ce corps inanimé.

Les Enfants de la Providence, Paris, Didier, 1856

LES ENFANTS DE LA PROVIDENCE, de Julie Delafaye-Bréhier

par Francis Marcoin

Dans l'histoire de la littérature de jeunesse au XIX^e siècle, Julie Delafaye-Bréhier apparaît comme un des tout premiers grands auteurs pour les enfants. S'attachant plus particulièrement aux Enfants de la Providence, Francis Marcoin étudie les motifs, personnages et situations qui caractérisent cette œuvre, soulignant tout à la fois leur origine et leur postérité. Il montre aussi comment s'y déploie, dans un genre alors naissant, le jeu de la composition romanesque.

« **I**l n'y a rien de tel qu'une folie pour apprendre à être sage », écrivait Mme Guizot dans *L'Écolier, ou Raoul et Victor*¹. On reconnaît là une des ruses par lesquelles la littérature morale se permet beaucoup de choses. À cette époque, en 1821, la grande vague intégriste n'ayant pas encore fait de la France une terre de mission, la littérature enfantine s'octroie, à l'intérieur d'un cadre obligé, des libertés qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans la prestigieuse « Bibliothèque d'Éducation morale » de la Librairie académique Didier. Celle-ci offrira longtemps un

nombre limité de titres, signés le plus souvent d'auteurs réputés ou issus de grandes familles, qui lui donnent une coloration aristocratique, en face des éditeurs de province moins soucieux de légitimité littéraire.

Cette Bibliothèque, qui a repris le fonds d'Eymery, un des tout premiers éditeurs véritablement spécialisés vers l'enfance, proposera en particulier les œuvres de Julie Delafaye-Bréhier, qui est quant à elle un des premiers grands auteurs pour la jeunesse. Julie Bréhier, née vers 1780, morte en 1850, élevée par un curé constitutionnel, avait

1. Voir « Lecture anachronique, *L'Écolier ou Raoul et Victor*, de Mme Guizot », *La Revue des livres pour enfants*, n°165, automne 1995.

ensuite abjuré le catholicisme pour se convertir au protestantisme, ce qui lui donne un point commun avec Mme Guizot, qu'elle a sans doute influencée dans la manière de conduire une histoire. Elle occupe une place de choix dans le catalogue Gumuchian, qui présente *Alice ou La Jeune sœur mère de famille* (Lehuby, 1841) comme « un des meilleurs livres d'éducation écrits dans notre langue ».

Errances poétiques

On trouve chez elle une forte unité, liée à une inspiration néo-picaresque : le motif de l'errance y est appliqué à des enfants de bonne famille, alors que le vrai picaro, dans l'Espagne de la fin du XVI^e siècle, apparaissait comme un être de basse extraction, sans perspective d'intégration sociale. Très vite, dans les *Nouvelles exemplaires* de Cervantès, des jeunes gens bien nés avaient pris plaisir à s'encanailler, au moins provisoirement. Cervantès, Mme Delafaye-Bréhier ne cesse de l'évoquer, et Don Quichotte apparaît chez elle comme un exemple de folie à craindre et à imiter. Alors qu'elle nous donne des récits surchargés de drames et de rencontres, elle fait raconter l'« Histoire de Lucrèce écrite par elle-même et adressée à sa fille », où sont dénoncées les lectures dangereuses, non celles qui attaquent les mœurs mais celles qui détournent des savoirs utiles et abusent l'imagination.

Il y a comme une curiosité du malheur dans *Les Enfants de la Providence*. Mis en prison injustement, les héros voient leur innocence reconnue et sont comparés à Scipion l'Africain, lui aussi accusé à tort par ses ennemis : « et pour moi, leur dit le jeune Zaccharie, j'envie sérieusement l'éclat de votre situation [...] Comment ! vous ne sentez pas vous-mêmes vos avantages ? N'est-ce rien à votre âge que d'être déjà les héros d'une aventure ? »

Cette prison est d'ailleurs le dernier salon où l'on cause, où chacun a une histoire passionnante à raconter, la sienne. Comme nous en avertit l'éditeur, « ce qui doit intéresser la jeunesse, c'est la longue suite d'événements de tous genres où se montre toujours cette merveilleuse et sage Providence... »

Le jeune Zaccharie est entraîné par une « imagination romanesque qui est devant ses yeux comme un prisme qui donnait à tous les objets une couleur étrange », il écrit des vers qui l'égalent au Tasse et à Virgile, il est pompeusement surnommé « le cygne de Boeningen » et il brûle de parcourir le monde pour faire connaissance avec les génies du siècle, de voyager à l'exemple d'Homère.

Pétri de culture latine, il dédaigne la Suisse romantique pour l'Italie : « Un bouquet de fleurs cueilli dans les champs de Mantoue, en mémoire de Virgile, vaut bien plus à mes yeux que toutes les forêts de l'Helvétie ». En longeant le lac de Locarno, il récite une églogue de sa composition, et avec son ami ils se prétendent des « poètes voyageurs », « non de misérables saltimbanques ». « Ou je suis bien trompé, ou Don Quichotte n'était pas plus fou que ces jeunes gens », dira un homme prétendument sage, et « ce qui me paraîtra toujours hors de raison, c'est de voir des enfants se faire *touristes*. C'est une véritable extravagance ». Mais ce docteur est lui-même « un insensé qui prétendait en guérir d'autres » ; il enferme les jeunes gens, leur imposant diète et douches froides jusqu'à ce qu'ils s'enfuient à demi-morts.

La folie semble donc la chose la mieux partagée du monde, et les sédentaires n'en sont pas moins touchés que ces nouveaux errants, les « touristes ». Le ridicule de Zaccharie, sa prétention à égaler les poètes et les philosophes antiques, permettent d'ailleurs de les évoquer « naturellement » : toute une série d'allusions, de digressions, de citations, forment un enseignement littéraire aimable. Le seul savoir dominé par ces jeunes gens, c'est

bien la Littérature, qui leur permet de déchiffrer des médailles ou de rectifier des interprétations. Ainsi un charlatan possède une boîte avec une inscription curieuse : « Les conquêtes d'Astolphe, ou le bon sens des hommes ». Selon lui cet Astolphe était un très-savant philosophe, mais, comme le rappelle le jeune Léon, Astolphe est en fait un des héros du *Roland furieux* de l'Arioste qui, ayant rencontré un cheval ailé, monte dessus pour aller chercher dans la lune le bon sens du chevalier Roland.

La poésie de Virgile, la chevalerie de l'Arioste, Le Tasse ou Cervantès, tout cela pèse toujours plus que la raison, et les jeunes gens, volontairement ou non, échappent à la vie réglée, connaissant des aventures supposées formatrices mais valant pour elles-mêmes, pour leur affrontement avec la peur, le manque, la maladie, voire la folie, tout ce que la société s'évertue à épargner aux enfants.

« Le Livre tuera le Père »

Pour cela, l'auteur commence presque toujours par faire disparaître les parents. Comme l'écrira plus tard Jules Vallès dans « Les Victimes du Livre », un très beau texte publié par *Le Figaro* du 9 octobre 1862 et consacré aux lectures de jeunesse,

« Le Livre tuera le père.

« Un jour avec cent sous gardés de ses étrennes, sa gourde, son livre, il filera. Il marchera sur Toulon pour s'embarquer. Vous le ferez arrêter par les gendarmes, mettre au séquestre ; vous le corrigerez de vos mains. Ce gamin de douze ans se redressera fier sous le châtimement ; il se croit déjà devant l'ennemi »...²

Mais, continue Vallès, au lieu de faire naufrage sur la côte lointaine, « il ira, l'amiral



Les Enfants de la Providence,
Paris, Didier, 1856

manqué, se briser contre les écueils à fleur de boue de la vie banale ». La vie banale, « la vie réelle » dont plus d'un titre de chez Lefort ou de chez Mégard voudra nous donner des scènes, voilà ce que prétend ignorer Mme Delafaye-Bréhier. Fit-elle des victimes chez ses lecteurs ? Du moins leur permit-elle sans doute de mieux se résigner, de supporter l'ordinaire des choses, grâce à des aventures vécues par procuration. Vallès lui-même ne cessera de dire cette rêverie, provoquée notamment par la lecture de *Robinson*, grâce auquel tout devient île et désert. Cette évasion, J. Delafaye-Bréhier la mettra encore en scène dans *Le Collège incendié, ou les écoliers en voyage* (Eymery, 1821), un de ses grands succès repris à la fin du siècle par Ardant, qui en donna encore sept éditions entre 1877 et 1894. Vallès rêvera sur ce titre magnifique : « *Le Collège incendié*. Comme on aurait voulu que ce fût le sien, comme on aurait sournoisement soufflé le feu, et qu'on se serait bien gardé d'avertir ! Les *De Viris* et les *Selectae* brûlés, les classes détruites, le

2. Jules Vallès : « Les livres bleus », dans « Les Victimes du Livre », *Le Figaro*, 9 octobre 1862, repris dans *Les Réfractaires*, Éditions français réunis, 1955.

censeur, un chien fini, rôti jusqu'à l'os ; le désordre, le bruit ; un congé ! ».

Vallès n'avait sans doute pas lu l'ouvrage, dont on a souvent préféré retenir la critique acerbe qu'en fit Anatole France. Né en 1844, Anatole France a quarante ans quand il entreprend de réinventer son enfance dans *Le Livre de mon ami*, où il en vient à traiter des lectures des enfants. Selon lui, les livres écrits spécialement pour le jeune âge sont ennuyeux : « On veut se rendre semblable aux petits. On devient enfant, sans l'innocence et la grâce. Je me rappelle un *Collège incendié* qu'on me donna avec les meilleures intentions du monde. J'avais sept ans et je compris que c'était une niaiserie. Un autre *Collège incendié* m'eût dégoûté des livres, et j'adorais les livres ». Notons qu'il n'en publiera pas moins des contes écrits spécialement pour les enfants...³

Vallès n'avait peut-être pas si mal lu, et le livre tue bien le père si l'on en croit le programme affiché par les titres de J. Delafaye-Bréhier : *Les Enfants de la Providence, ou Aventures de trois jeunes orphelins* (Eymery, 1819), *Les Orphelins piémontais* (Lehuby, 1835), *Le Robinson français, ou le petit naufragé* (Eymery, 1827), *Petit Jules le sauteur, ou Histoire d'un enfant enlevé par les baladins* (Eymery, Fruger et Cie, 1828).

Dans *Les Petits Béarnais*, l'auteur avait, il est vrai, montré « ce qu'une bonne éducation et les soins réunis d'une famille vertueuse, peuvent produire sur des enfants bien nés ». Tel n'est plus son propos dans *Les Enfants de la Providence*, que nous lisons d'après la cinquième édition de 1856, revue et corrigée par Fanny Richomme, qui a « rajeuni » l'œuvre et développé des parties simplement esquissées. À cette date, chez Didier, la collection s'appelle « Bibliothèque d'ouvrages d'élite pour la jeunesse »,

et la page de titre nous montre des muses travaillant sous la tutelle de la Vierge Marie. Mais en face, le frontispice est occupé par une scène d'horreur, un décor de montagnes impressionnantes, et trois enfants pleurant autour d'un corps sans vie : « Les orphelins se précipitèrent sur ce corps inanimé ». Comme on l'apprendra très vite, des brigands ont tué le père des trois enfants, deux garçons, Léon et Joseph, et une petite fille, Caroline. Mme Delafaye-Bréhier n'hésite pas à montrer ces jeunes êtres dans un état de grande faiblesse physique ni à leur octroyer une certaine connaissance de la mort : racontant leur histoire à l'homme qui les a recueillis, ils évoquent la mort de leur mère, leur père inconsolable qui fait transporter le corps dans la vallée de Montmorency et qui commande un tombeau orné d'une statue dont la ressemblance est parfaite. Poésie des ruines, du monument, dans un lieu rousseauiste : « Deux jeunes peupliers, à peu près égaux, croissaient à la tête du monument ; et au pied, un peuplier beaucoup plus faible achevait de compléter le nombre allégorique qui désignait les enfants de Caroline [...] Autour du monument croissait un bois épais composé des arbres les plus tristes, tels que le cyprès, l'if, le thuya, le mélèze ».

De même, elle ne craint pas de citer Sénèque : « Ainsi notre empressement pour la vie heureuse ne sert qu'à nous en éloigner davantage ». Ses références sont d'abord littéraires, culturelles même, puisque les lieux renvoient soit à la mode romantique, soit aux auteurs latins, que les jeunes gens ne cessent de citer. Leurs aventures sont une mise à l'épreuve de cette culture livresque qu'il s'agit de rendre vivante puisque nous serons conduits jusqu'en Italie, à Mantoue, Rome et Venise.

3. Anatole France : « À Madame D***, Paris le 15 décembre 188... », dans « La Bibliothèque de Suzanne », « Le Livre de Suzanne », lui-même seconde partie du *Livre de mon ami* (1885).

Une école sans maître

En Allemagne, à la même époque, commence à se développer le voyage pédagogique, sous la tutelle du maître. Mme Delafaye-Bréhier fait disparaître ce « mentor », quitte à multiplier les protections et les conseils, mais dispersés sur un grand nombre de personnages. Ensuite, l'itinéraire n'est jamais médité, planifié, même s'il doit nous conduire au pays de Virgile. C'est une suite de malheurs, de coups de tête, de hasards et de rencontres qui décide des directions à prendre.

Ainsi, au début du récit, la famille se retrouve-t-elle exilée en Suisse à cause d'une romanesque intrigue politique, ce qui lui permet de goûter les « beautés de la nature », abîmes, cascades, glaciers... jusqu'à l'assassinat du père. Mais l'état d'orphelin prolonge le voyage et la satisfaction de voir le monde en grandeur réelle : « Combien de belles choses demeurent inconnues à ceux qui ne voyagent point ! s'écriait Léon. Les descriptions les plus parfaites ne sauraient produire l'étonnement qu'inspire la vue des objets mêmes. J'ai lu dans mes leçons de géographie des détails curieux sur la Suisse ; mais que j'étais loin d'imaginer ce que je vois ! »

Pourtant, le lecteur doit se satisfaire, lui, de ce qu'on lui décrit ou raconte. Car, incendie, mort du père, enlèvement, il faut une catastrophe initiale qui autorise la mise en mouvement : l'argument du *Tour de la France par deux enfants* est déjà présent. Mais toute errance n'existe que pour être coupée de stations prolongées où l'enfant apprend des manières de vivre ensemble. Dans *Les Enfants de la Providence*, les orphelins, aristocrates habitués aux leçons de latin bien inutiles dans ces vallées alpines où ils ont été recueillis, sont doucement contraints de participer aux travaux d'un domaine. Joseph, plus frivole, aurait préféré trouver une protection ailleurs, dans une ville : « les histoires sont remplies d'illustres orphelins qu'on adopte, et dont la carrière finit tou-

jours par être extrêmement brillante », mais ces histoires n'oublient-elles pas « le monde, beaucoup plus grand, des orphelins qui périssent misérablement » ?

Dans ce domaine, bien organisé comme chez madame Guizot, chacun fait sa part de travail : « Meldorf, en se promenant avec les deux frères, surveillait les travaux de ses serviteurs. L'un formait des rigoles au milieu de la prairie, l'autre labourait un champ pour l'ensemencer, d'autres nettoyaient les étables. Ludger cultivait le jardin ; Bernina, aidée d'une servante, rangeait le ménage et battait le beurre dans une baratte ». Meldorf prodigue donc les leçons de sagesse et de sociabilité, chez lui les maîtres et les valets prennent ensemble leur repas, tandis que Léon et Joseph se retirent à part, « ayant le sot orgueil de ne vouloir se mettre à table avec les valets ». Ils s'habituent mal à leur nouvelle vie, et la petite Caroline est même rudoyée, sans méchanceté mais suffisamment pour souligner le fossé qui sépare des enfants gâtés et de rustiques montagnards. Jules, le plus sage, accepte de fuir, mais trompés par un faux ami, ils sont abandonnés en pleine montagne et trouvent asile chez un « philosophe » peu ordinaire.

Aux sources du roman

À première vue c'est une rencontre sans surprise, celle d'« un vieillard singulièrement vêtu, assis à une porte pratiquée dans le rocher même ». Son air vénérable nous laisse attendre une sorte d'ermite distribuant des leçons de théologie naturelle. Mais ce Buccoris, dont le nom n'est pas sans rappeler Boccioris, le mauvais prince dans *Télémaque*, se révèle un charlatan qui prétend connaître les secrets de la nature et sa grotte renferme des pots avec les étiquettes suivantes :

« Onguent universel
Remède à tous les maux
Liqueur pour vivre un siècle

Le triomphe de la médecine

L'effroi de la mort ».

Et, plus fort encore :

« Secret pour préserver un champ de la grêle

Secret pour changer le cours d'un torrent

Secret pour avoir de l'or

Secret pour paraître toujours jeune ».

Il y a dans ces pages toute une inspiration qui se retrouvera dans le personnage de La Galoche des *Mésaventures de Jean-Paul Choppart*. Sévèrement critiqués par l'auteur pour leur fuite, non seulement les orphelins parcourent une région magnifique, mais ils rencontrent ce personnage extravagant qui leur offre un spectacle inquiétant et jubilatoire : Buccoris et son compagnon aveugle, Sylvanor, invitent les orphelins à partager leur repas qui n'a rien de la frugalité philosophique : « À mesure que les cruches se vidaient, une grande métamorphose s'opérait dans la personne des philosophes. Leur corps se redressait, leur voix et leur démarche prenaient de l'assurance. Buccoris n'avait plus besoin de béquille, et Sylvanor voyait parfaitement sans lunettes »...

Renouvelant le motif de la Cour des Miracles, l'auteur va elle-même s'abandonner à toute sa fantaisie, voire à une déraison qui affecte le récit : pris de frayeur devant ces faux vieillards qui sombrent dans un sommeil éthérique, les enfants décident de se sauver dès les premières lueurs du crépuscule. Mais comment ne pas s'endormir en attendant ? « Que n'avons-nous ici la sultane des *Mille et une*

nuits ! s'écria Joseph ; ses agréables récits nous empêcheraient de succomber au sommeil ». Qu'à cela ne tienne, c'est la petite Caroline qui va raconter une histoire, mais « je vous avertis que c'est une histoire bien folle, et si peu vraisemblable que, dans toute autre circonstance, je n'oserais pas vous la raconter. Pour moi, je ne l'ai jamais écoutée que les cheveux ne me dressassent sur la tête ».

Joseph et Léon l'imiteront chacun, et la nuit passera à se faire peur pour échapper à la peur, au prix d'une totale invraisemblance ; l'auteur, qui ne craint donc ni les digressions ni le féérique, a d'ailleurs écrit le *Petit Prince de Cachemire ou les Leçons de la vénérable Pani-Banou*, « contes moraux et féeries à l'usage de la jeunesse », ce qui la situe dans la tradition du roman aristocratique, où pouvaient se glisser des contes⁴.

C'est donc, comme chez Cervantès, un texte bigarré, répondant à une esthétique vieillie et qui va disparaître très rapidement, laissant place à des récits plus linéaires. Le roman propose encore un cadre assez lâche qui permet une sorte de « macédoine », de pot-pourri - Mme Delafaye-Bréhier intercale ici ou là des poèmes de Voltaire, de J.B. Rousseau, de Delille - comme dans la « saturation » latine « où la plupart des genres littéraires existants étaient goupillés et mêlés »⁵. Le voyage se présente donc aussi comme une errance dans les récits, l'intrigue principale étant à la fois complexe et sans cesse retar-

4. Dans *Petit-Jules le sauteur* elle juxtapose des registres très différents, et un jeune voyageur très dévot qui a entrepris l'éducation religieuse de Petit-Jules va même jusqu'à illustrer une leçon édifiante par un conte : dans celui-ci un jeune homme épargne une chenille qui n'était en fait qu'une jeune fille métamorphosée, et il se voit récompensé de son bon geste. Mais le récit intègre sa propre discussion, le jeune voyageur étant obligé de se justifier : « Ce vieillard était un magicien. Je sais bien, au reste, qu'il n'y a pas plus de magiciens que de filles métamorphosées en chenille ; mais ce sont des inventions de l'esprit qui amusent sans qu'on y croie ».

5. Pascal Quignard, *Albucius*, POL, 1990. Ainsi dans *L'Âne d'or ou les Métamorphoses*, Apulée racontait les mésaventures de Lucius transformé en âne, d'après une histoire empruntée au grec Lucien. Quand, dans *Petit-Jules le sauteur*, un certain Lucien raconte, pour satisfaire à une épreuve, une histoire prétendument vraie de métamorphose, l'auteur rend manifestement hommage à cet ancêtre qui débrida son imagination.

dée par des « Histoires », si bien que l'ouvrage tient sur deux volumes totalisant 840 pages. Chacune de ces histoires finit par s'entremêler avec les autres puisque le hasard fait rencontrer leurs acteurs dans des cadres géographiques variés, entre Suisse et Italie. Chacun vit de la manière la plus extravagante, et si un chapitre s'intitule « Joseph est puni de sa faute », après sa fuite sur les routes, c'est pour le faire profiter d'un séjour dans les îles Borromées, chez Aurélia, une princesse italienne. Paysages enchanteurs où il retrouve Caroline et Léon, mort... mais qui ressuscite littéralement après qu'un chapitre nous aura conté toutes ses tribulations. Ces « intéressants orphelins » sont recueillis par cette princesse Aurélia qui a

créé une Académie sur le modèle de Platon et qui les emmènera à Rome, où l'on arrive un peu avant la fin du premier volume, soit aux environs de la page 400. Cette autre folle qui ne supporte pas qu'on la quitte, fait tuer les artistes tentés par la liberté, et les trois enfants devront fuir, pour connaître dans un second volume une nouvelle somme de péripéties.

Lire ce roman, c'est donc retrouver un genre archaïque, peu soucieux de composition, où la morale sans faille est cependant toujours subordonnée au romanesque. La grande nouveauté apportée par Desnoyers, face à ce récit au long cours, ce sera la concision, la rapidité et la mécanique impitoyable d'une « odyssée » sans pause ni parenthèse⁶. ■

6. Voir « Lecture anachronique, *Les Méaventures de Jean-Paul Choppart*, de Louis Desnoyers », *La Revue des livres pour enfants*, n°157, printemps 1994.